

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

BON 39 Remplir complètement ce Bon, le découper et le conserver jusqu'à nouvel ordre.

A QUEL LIVRE SE RAPORTE LE DESSIN N° 39 ?

Titre du Livre _____

Nom de l'Auteur _____

Nom du Concurrent _____

Adresse _____

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS DEVANT LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

EXCELSIOR

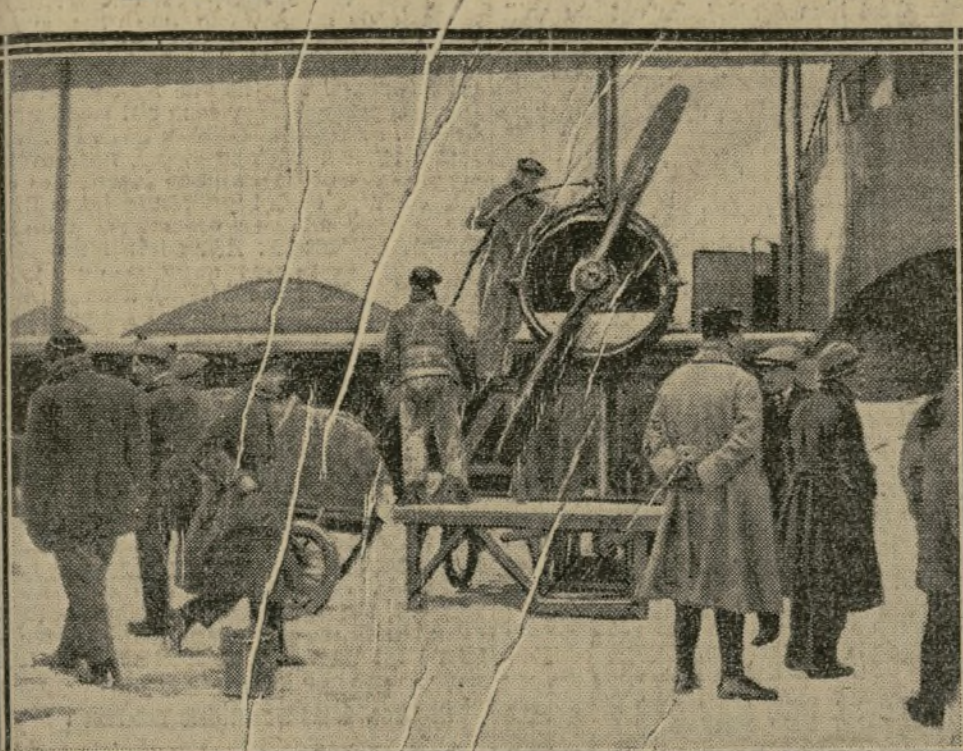
10^e Année. — N° 3.004. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes. — « Le plus court croquis n'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON
Pierre Lafitte, fondateur. — 20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02.73 — 02.75 — 15.00. — Adresse télégr. : "Excel-Paris".

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

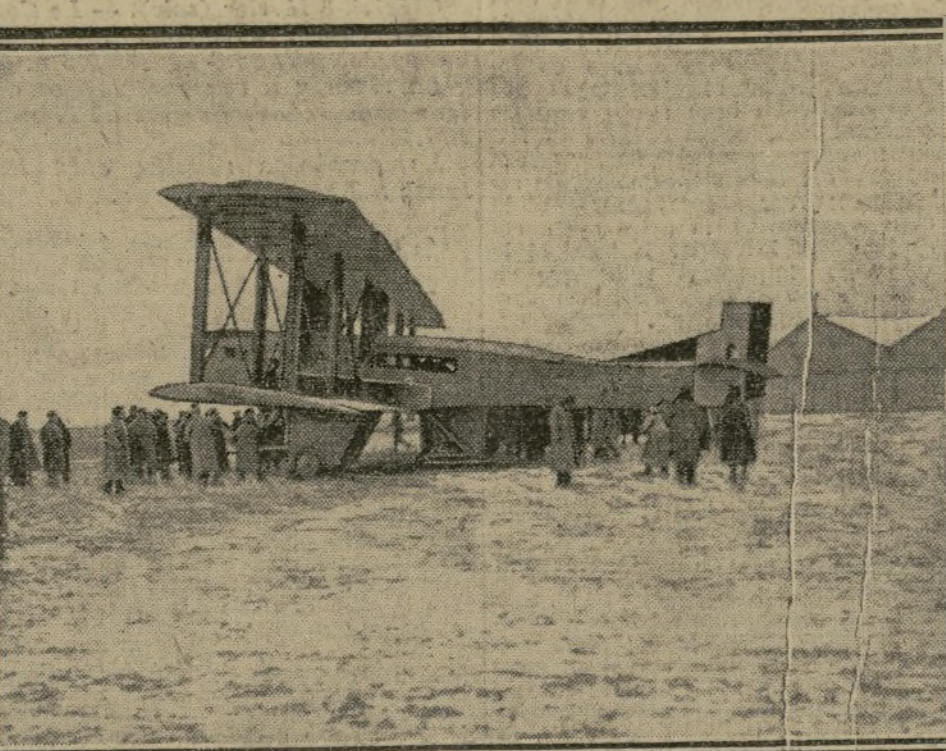
DIMANCHE
9
FÉVRIER
1919

Voir en page 5 la sixième liste de livres destinée à faciliter les recherches des concurrents, et, en page 3, le 39^e dessin de notre concours.

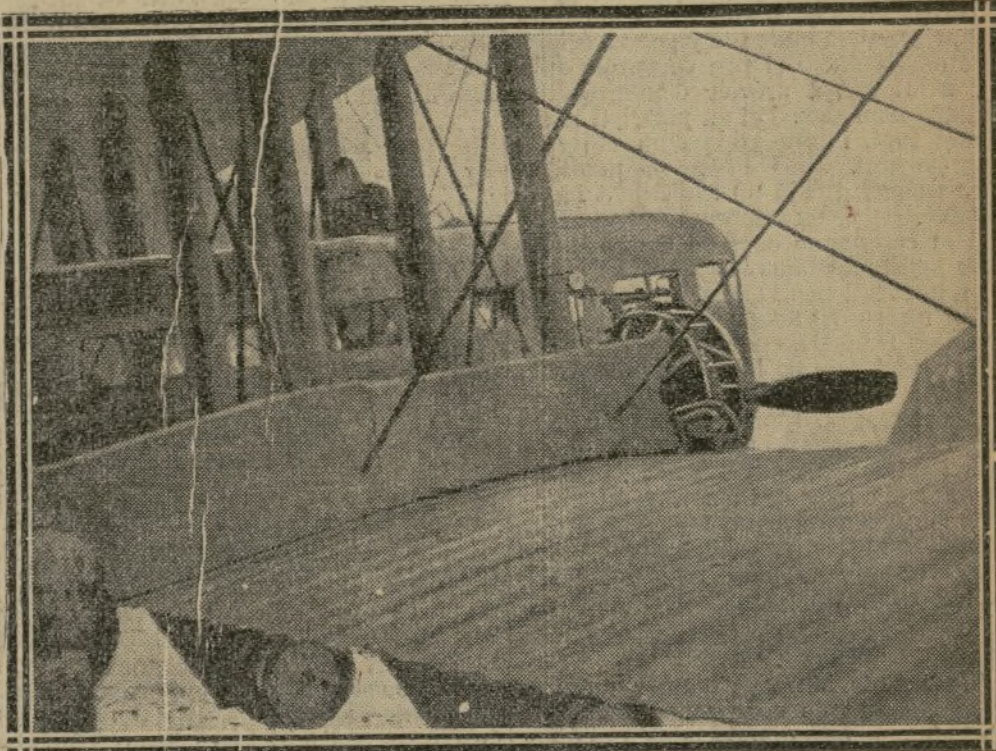
L'AÉROBUS "GOLIATH" EST ALLÉ HIER DE VERSAILLES A LONDRES



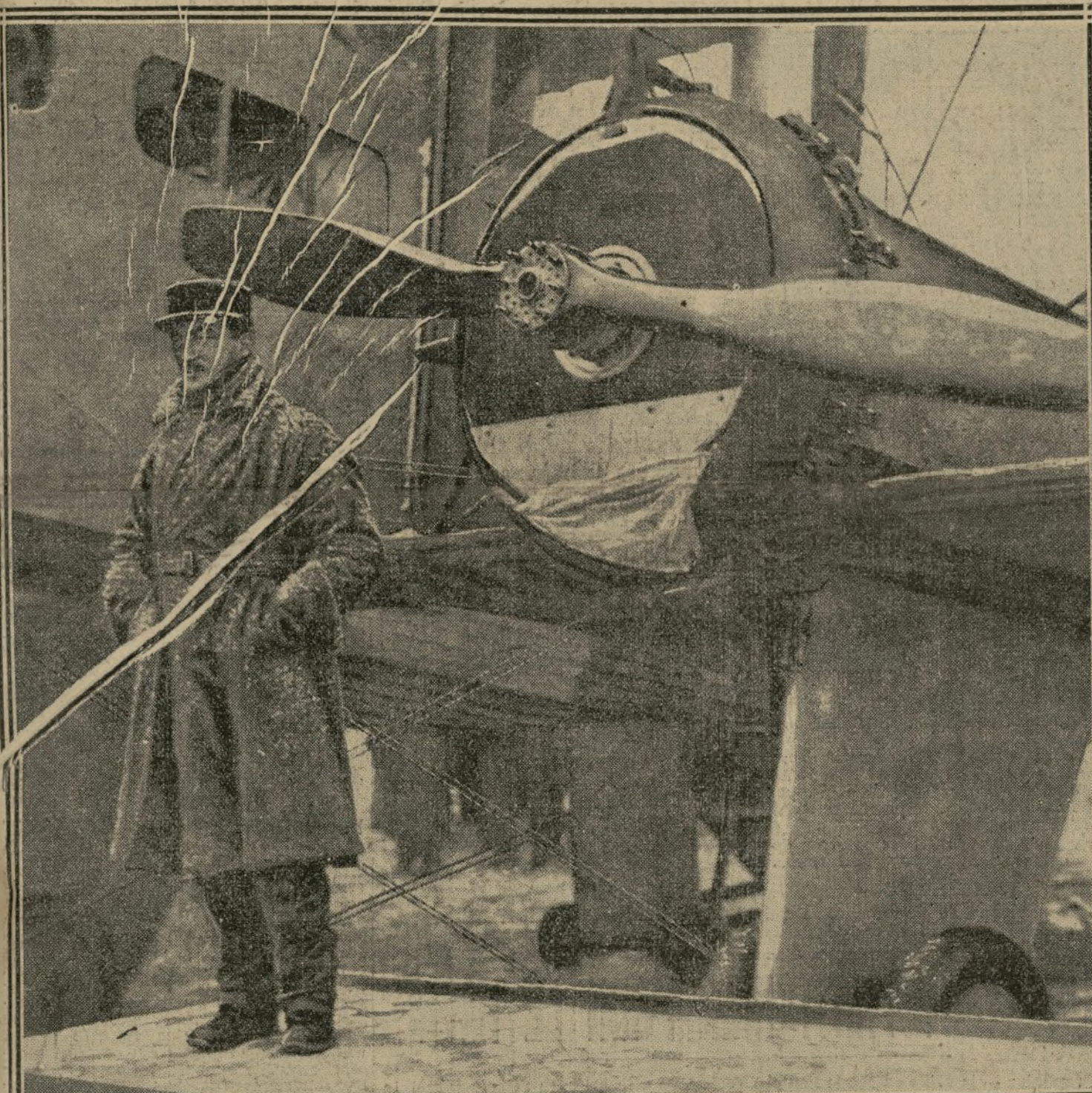
ON PROTÈGE L'EAU DU MOTEUR CONTRE LE FROID



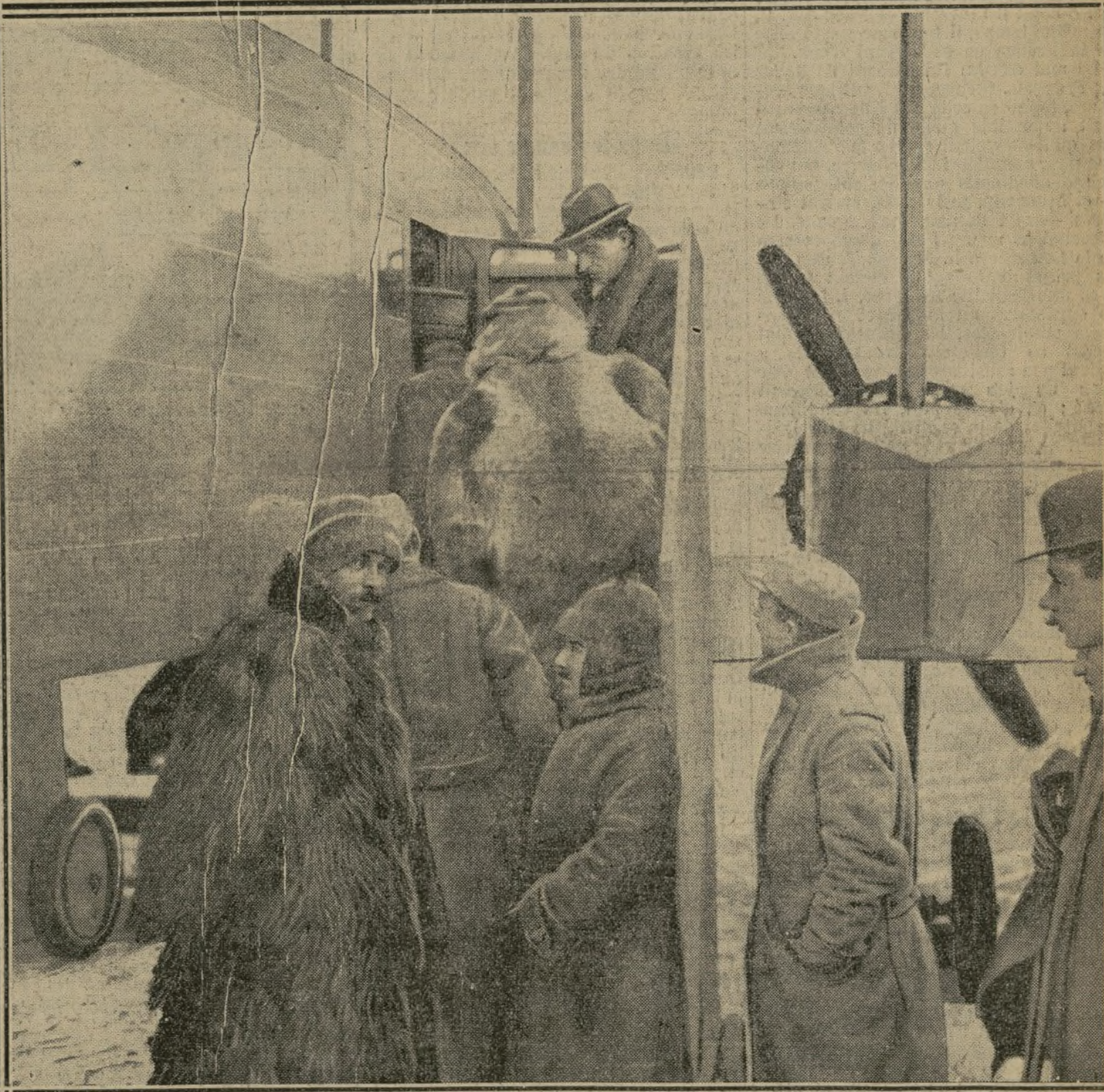
LE "GOLIATH" EST AMENÉ SUR LE TERRAIN



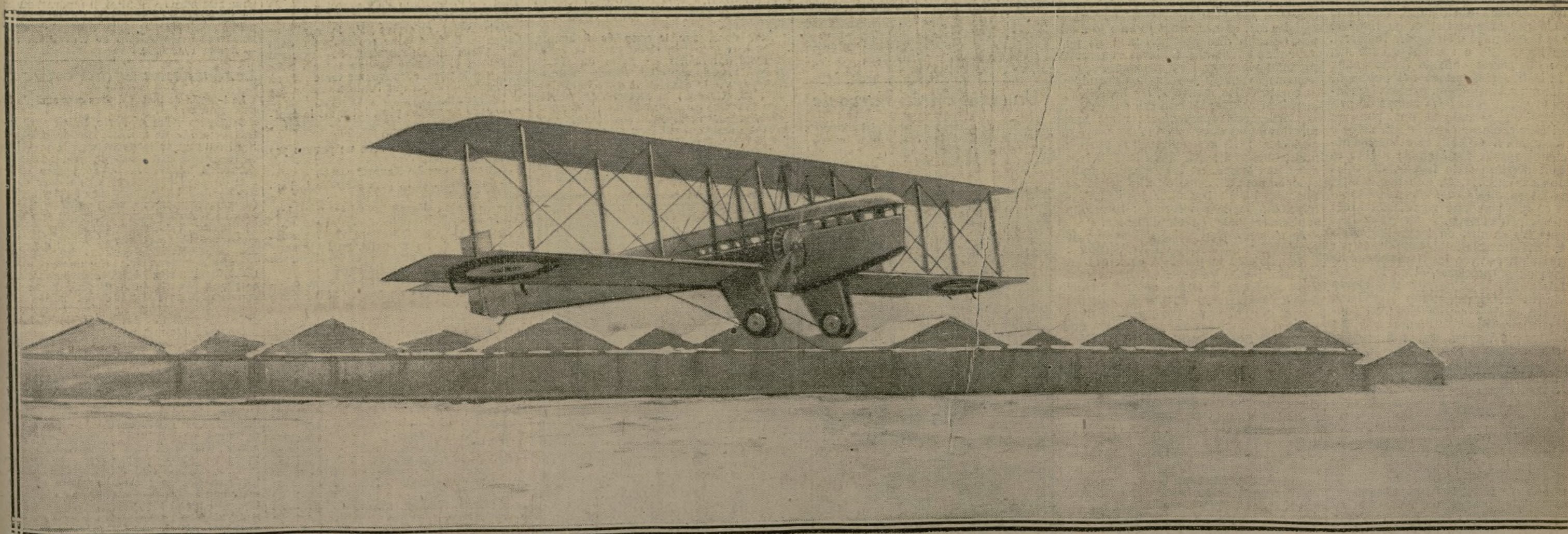
LE PILOTE VÉRIFIE MINUTIEUSEMENT SON APPAREIL



LE LIEUTENANT BOSSOUTROT, PILOTE DU PREMIER AÉROBUS FRANÇAIS



LES PASSAGERS MONTENT DANS LA NACELLE, TROIS MINUTES AVANT LE DÉPART



L'AÉROBUS "GOLIATH" DÉCOLLE ET S'ÈLÈVE DE L'AÉRODROME DE TOUSSUS-LE-NOBLE, PRÈS DE VERSAILLES, AVEC SES QUATORZE PASSAGERS, SE DIRIGEANT VERS LONDRES. C'est hier à midi que le "Goliath", le premier aérobus français, a quitté la France pour l'Angleterre. Ce voyage d'essai constitue, en principe, le début du transport des voyageurs par avion. Le "Goliath" est parti de Toussus-le-Noble, près de Versailles, par un violent vent debout soufflant du nord. Malgré cette circonstance, le pilote parvenait à atterrir à Londres trois heures après, gagnant ainsi quatre heures sur le voyage par voie ferrée et paquebot. Y compris le lieutenant Bossoutrot, pilote de l'appareil, l'aérobus a emporté quatorze passagers. Nos photos ont été prises quelques minutes avant le départ et au décollage.

DERNIÈRE HEURE 5

A HAMBOURG LES SPARTAKISTES ONT RÉUSSI À OCCUPER L'HOTEL DE VILLE

Le Conseil des ouvriers et soldats de Dusseldorf a fait arrêter les délégués des bourgeois qui s'étaient mis en grève.

BALE, 8 février. — On mande de Berlin : Suivant la Gazette de Francfort, l'insurrection spartakiste est en recrudescence à Hambourg. Les spartakistes se sont emparés d'armes et ont arrêté le chef de gare de Wilhelmshafen. En plusieurs endroits ont eu lieu des distributions d'armes au prolétariat.

Les bourgeois de Dusseldorf font grève

BERNE, 8 février. — La grève des bourgeois, annoncée pour le 6 février à midi, est commencée. La gare, les bureaux de poste, les télégraphes et les téléphones, tous les magasins et ateliers ont fermé leurs portes. Au cours des négociations entre le comité bourgeois et le comité spartakiste, le maire spartakiste Schmittgen a subitement déclaré aux délégués de la bourgeoisie qu'il les arrêterait, et il les fit de suite conduire à la prison, qui avait été, dans la nuit précédente, complètement évacuée.

Des mitrailleuses sont placées par les spartakistes à tous les carrefours. Les bourgeois ont formé un comité exécutif et se montrent très indignés de l'arrestation de leurs délégués.

Le plan allemand de dévastation industrielle va être publié

Le ministre des Finances va publier incessamment une brochure appelée à un grand retentissement. Elle est composée de courts extraits empruntés à un ouvrage publié en février 1916, par les soins de l'état-major allemand au moment où il avait engagé à Verdun la grande partie qu'il estimait devoir conduire l'Allemagne à la victoire à bref délai.

C'est un travail minutieux et savant d'espionnage industriel transmis à toutes les organisations économiques allemandes pour permettre à leurs ressortissants de se substituer, après la guerre, sur les marchés français et alliés, aux établissements industriels français soigneusement endommagés ou minuitement détruits. Il fournit la preuve que l'armée allemande détruisait consciemment au profit de l'industrie allemande.

Il établit le caractère systématique des emplacements effectués, des destructions opérées par l'Allemagne en France envahie.

Un directoire suprême formé à Lisbonne

LISBONNE, 7 février. — M. Rolvas, président du Conseil, désirent l'accord avec tous les partis républicains, en a réuni les chefs au ministère de l'Intérieur, et a organisé avec eux un Directoire suprême.

L'accident de Nanteuil

Est-ce une machine infernale?

La Compagnie des chemins de fer de l'Est nous communique la note suivante : Il a été trouvé dans les débris de la voiture allemande brisée le 5 février, à l'entrée du souterrain de Nanteuil, un appareil d'horlogerie obtenu par l'explosion, et qui devait être contenu dans un colis placé sous la banquette.

Cette découverte paraît donner l'explication de l'accident.

Communiqués

La chambre syndicale des concierges de Paris et du département de la Seine, siège social 47, faubourg Montmartre, à Paris, convoque tous les membres de la corporation, adhérents ou non, à une grande réunion corporative qui se tiendra aujourd'hui, 9 février, à 3 heures de l'après-midi, salle du conseil de la mairie du 9^e arrondissement, rue Drouot.

— Madame Vignemal ? demanda-t-il, d'une voix mal assurée.

— Et, naturellement, c'était au premier étage, au-dessus de l'entresol !

— Il refusa de prendre l'ascenseur. L'escalier était monumental, et le tapis, large comme deux tapis, imitait une peau de tigre. Un valet de pied, sans le reconnaître d'autant qu'il ne le connaissait pas, l'introduisit d'abord dans une galerie vaste comme plusieurs salons, puis dans un boudoir immense, décoré de gravures anglaises. Mme Vignemal s'y trouvait, court vêtue, mais en deuil. Elle fut très convenable : elle lui salua au cou. Après cette effusion, Jacques dit poliment :

— Ton père va bien ?

— D'où sors-tu ? répondit Mme Vignemal, choquée. Tu n'as donc pas lu mes lettres ?

— Si... non... Est-ce que ?

— L'année dernière, dit Mme Vignemal en baissant les yeux.

— Elle soupira.

— Pauvre papa ! reprit-elle. Il a eu au moins la satisfaction de réaliser, avant de mourir, des bénéfices énormes...

— Ah !

— Et, poursuivit Giséle avec une souriante mélancolie, comme je suis fille unique...

— Fille unique ? Et Caroline ?

— Tu ne sais pas ? Tu ne sais rien ! Le pauvre Robert a été tué en 1915, héroïquement...

— Comme c'est bizarre ! J'aurais juré que Caroline ne pouvait pas le sentir : eh bien, elle n'a pas pu se consoler. Elle s'est éteinte six mois après lui.

— Mais c'est affreux !

— Oui... Ne gâtons pas la joie de cette minute.

— Quoi ?

L'ARMISTICE UN CONSEIL SUPERIEUR RÉGLERA LES QUESTIONS ÉCONOMIQUES

Créé sur la demande du président Wilson, il sera composé de délégués des gouvernements alliés.

Officiel britannique. — Le conseil supérieur de guerre s'est réuni, cet après-midi, de 3 heures à 5 h. 45, au Quai d'Orsay. Il a continué la discussion des termes du renouvellement de l'armistice.

La résolution suivante, proposée par le président Wilson, a été approuvée :
« Dans les circonstances présentes, beaucoup de questions n'ayant pas dans le principe un caractère militaire sont soulevées journellement, et, avec le temps, prennent une importance croissante. Ces questions devraient être traitées à l'avantage des Etats-Unis et des Alliés par des représentants civils de ces gouvernements ayant qualité pour traiter les questions de finances, approvisionnement, blocus central, flottes et matières premières.

2^e Pour cela, il sera constitué à Paris un Conseil supérieur économique chargé de traiter ces questions pendant la période de l'armistice.

Ce Conseil pourra absorber ou remplacer, à sa convenance, tous les autres corps interalliés déjà existants et leurs pouvoirs. Le Conseil économique ne pourra pas comporter plus de cinq représentants de chaque gouvernement interallié.

3^e Il sera adjoint à ce Conseil une commission internationale et permanente d'armistice dont deux représentants civils, pour chaque gouvernement qui déléguera, avec des représentants militaires, des membres au Conseil supérieur économique.

La prochaine réunion aura lieu lundi prochain, à 3 heures de l'après-midi, au Quai d'Orsay.

La nature des décisions qui ont été prises hier et qui ont conduit le commandant en chef à expliquer la présence au Comité de guerre interallié de M. André Tardieu, dont la convocation a été très commentée.

Les Etats-Unis reconnaissent l'unité yougo-slave

WASHINGTON, 8 février. — M. Lansing, secrétaire d'Etat, a communiqué aujourd'hui la note suivante, qui précise l'attitude du gouvernement des Etats-Unis vis-à-vis de l'union des peuples yougo-slaves : « Le 29 mai 1918, le gouvernement des Etats-Unis a exprimé son sympathie pour les aspirations de nationalité des races yougo-slaves, et le 20 juin, il a déclaré que toutes les branches de la race slave seraient complètement libérées du pouvoir germanique et autrichien.

« Ayant acquis leur affranchissement de l'oppression étrangère, les Yougo-Slaves primitivement placés sous le joug austro-hongrois ont, à différentes occasions, exprimé leur désir de s'unir au royaume de Serbie. Le gouvernement serbe, de son côté, a publiquement et officiellement accepté l'union des peuples serbes, croates et slovénes.

« Le gouvernement des Etats-Unis salue cette union, en reconnaissant que le règlement final des frontières territoriales doit être laissé à la Conférence de la paix, pour être déterminé selon les desirs des peuples intéressés.

La commission d'enquête en Pologne

Contrairement à ce qu'elle avait annoncé, la commission interalliée d'enquête en Pologne n'est pas encore prête à partir, ce qui n'hâtera pas le règlement de la question polonaise, qui est intimement liée au problème allemand.

On annonce de Varsovie que le général Pilsudski a désigné M. Paderewski comme délégué à la Conférence. Mais M. Paderewski, qui vient de remporter un très grand succès électoral, ne tient pas à s'éloigner, et M. Dluski, qui occupe le poste de chef de la délégation extraordinaire du chef d'Etat, a été désigné à sa place.

Le projet d'organisation internationale du travail des Etats-Unis

Les délégués des Etats-Unis d'Amérique ont soumis à la Commission d'organisation internationale du travail un projet dont voici le texte :

« Nous déclarons que les principes essentiels fondamentaux qui suivent devraient servir de base au traité de paix et y être incorporés :

« Une Ligue des peuples libres du monde en un pacte commun pour une coopération réelle et pratique dans le but d'assurer la justice et, par conséquent, la paix dans les relations internationales. L'admission de n'importe quelle nation libre dans la Ligue des peuples libres du monde sera partie inhérente du pacte ;

« Qu'en droit et en pratique le principe considérant que le travail d'un être humain n'est ni une marchandise ni une matière commerciale sera reconnu ;

« Une servitude involontaire n'existera que comme punition d'un crime pour lequel l'accusé aura été dûment condamné ;

« L'enquête par le jury devrait être établie ;

« La liberté d'association, la liberté d'assemblée, la liberté de discours et de la presse ne seront ni contestées, ni restreintes ;

« Que les marins de la marine marchande se verront garantir le droit de quitter leurs vaisseaux lorsque ceux-ci se trouveront en un port sûr ;

« Aucun article ou marchandise ne sera expédié ou livré au commerce international, si des enfants âgés de moins de seize ans ont été employés à sa fabrication ;

« Aucun article ou marchandise ne sera expédié ou livré au commerce international, si l'on a employé ou permis le travail des forçats dans sa fabrication ;

« Il sera déclaré que la journée de travail, dans l'industrie et le commerce, ne dépassera pas huit heures, sauf dans les cas d'urgence extraordinaire, tels qu'un danger immédiat pour la vie ou la propriété ;

« La vente ou l'emploi, pour des buts commerciaux, d'articles fabriqués dans les intérieurs particuliers seront prohibés ;

« Il sera déclaré que des appointements convenables seront payés pour les travaux exécutés ;

« L'incorporation des quatorze points établis par le président Wilson.

A CONSTANTINOPLE QUARANTE MEMBRES DU COMITÉ JEUNE-TURC ONT ÉTÉ ARRÊTÉS

C'est sur l'intervention des hauts commissaires alliés que ces mesures énergiques ont été prises.

CONSTANTINOPLE, 8 février. — Environ quarante membres, des plus notoires, du parti Union et Progrès ont été arrêtés hier. Ils comprennent entre autres : Hussein Djavid bey, vice-président de l'Assemblée Chamberlaine de l'Adil bey, vali d'Anatolie ; Midhat Chikri, ex-secrétaire général du comité Union et Progrès ; Rahmi bey, ex-vali de Smyrne ; Ismail Damolab, ex-ministre de l'Intérieur, et nombre d'autres personnalités civiles et militaires.

Ces arrestations produisent la plus profonde impression sur le public. Les principaux chefs d'accusation contre les inculpés sont les suivants : spéculations illicites, massacres d'Arméniens.

L'action des autorités turques est due à la pression exercée par les hauts commissaires alliés.

La Conférence de Berne

BERNE, 8 février. — M. Ramsay MacDonald a repris, ce matin, la discussion des questions territoriales. Il a résumé l'attitude du Labour Party vis-à-vis des colonies anglaises et de l'Irlande, au sujet de laquelle il a déclaré que les travaillistes anglais ont soutenu l'introduction du home rule. Il a ajouté que le Labour Party soutiendra pour l'Egypte et les Indes les principes de l'autonomie.

Puis M. Troelstra ayant invité hier M. Huysmans, secrétaire belge du bureau socialiste, à indiquer quelle était l'attitude de la Belgique vis-à-vis de la Hollande.

M. Huysmans fit la déclaration suivante : « La Belgique est certaine d'obtenir son indépendance et sa complète restauration. Il n'existe entre la Belgique et la Hollande aucune cause de conflit. Certains éléments belges, jeunes et réactionnaires, ont créé un mouvement factice et fait une campagne de presse en faveur de l'annexion à la Belgique de la Zélande et du Limbourg hollandais. On s'est ému à tort, en Hollande, de cette campagne. La Belgique a demandé des fleuves dont l'embouchure se trouve dans les Pays-Bas, et une résolution de la Société des Nations prévoit la solution de ces questions.

« Quant à l'annexion du Limbourg et de la Zélande, provinces ultra-réactionnaires, M. Huysmans en fait volontiers cadeau à son ami Troelstra. D'ailleurs, les ouvriers belges ont désavoué cette campagne, et les ministres belges socialistes ont déclaré qu'ils démissionneraient si la Belgique montrait des tendances annexionnistes.

« La Belgique a repoussé le cadeau qui lui offrait l'Allemagne du royaume des Flandres. Elle s'est défendue en 1914 contre l'agression, et elle le fera demain encore jusqu'au dernier homme si l'était nécessaire.

Les faux Rodins

A la demande de son défenseur, M. Pierre Prudhon, et conformément aux conclusions du docteur Paul, M. Bonin a ordonné hier la mise en liberté provisoire du sculpteur Emile Jonechery, l'auteur des reproductions en marbre des œuvres de Rodin. M. Bonin a ensuite interrogé le sculpteur Mathet en présence de son avocat, M. Georges Cauchy, pour savoir exactement dans quelles conditions Rodin lui aurait donné les modèles en plâtre de *La femme au Peigne* et de *La tête d'Henry*.

Il y a une vingtaine d'années, répondit le sculpteur, il me les donna en toute propriété. Comme Rodin n'était pas riche, que je travaillais continuellement pour lui, et qu'il me devait de l'argent, ce don était à la fois une preuve d'amitié et un règlement de compte.

« Vers 1892 ou 93, Rodin me fit faire une reproduction en marbre de *La femme au Peigne*, qu'il vendit dans l'Amérique du Sud.

« Il me donna ensuite les modèles qui ressemblent à mon atelier, en mauvais état d'entretien. Jamais je n'offris à quelqu'un de les acheter. Bien des sculpteurs ont pu les voir. Un jour, M. Danton, étant venu dans mon atelier au moment où je les réparais, me demanda de les acheter. Je lui vendis les deux maquettes en toute propriété, y compris le droit de reproduction et d'édition, et lui donnai, par écrit, l'assurance que j'en étais propriétaire dans les mêmes conditions.

« Vers 1892 ou 93, Rodin me fit faire une reproduction en marbre de *La femme au Peigne*, qu'il vendit dans l'Amérique du Sud.

« Il me donna ensuite les modèles qui ressemblent à mon atelier, en mauvais état d'entretien. Jamais je n'offris à quelqu'un de les acheter. Bien des sculpteurs ont pu les voir. Un jour, M. Danton, étant venu dans mon atelier au moment où je les réparais, me demanda de les acheter. Je lui vendis les deux maquettes en toute propriété, y compris le droit de reproduction et d'édition, et lui donnai, par écrit, l'assurance que j'en étais propriétaire dans les mêmes conditions.

« Vers 1892 ou 93, Rodin me fit faire une reproduction en marbre de *La femme au Peigne*, qu'il vendit dans l'Amérique du Sud.

« Il me donna ensuite les modèles qui ressemblent à mon atelier, en mauvais état d'entretien. Jamais je n'offris à quelqu'un de les acheter. Bien des sculpteurs ont pu les voir. Un jour, M. Danton, étant venu dans mon atelier au moment où je les réparais, me demanda de les acheter. Je lui vendis les deux maquettes en toute propriété, y compris le droit de reproduction et d'édition, et lui donnai, par écrit, l'assurance que j'en étais propriétaire dans les mêmes conditions.

« Vers 1892 ou 93, Rodin me fit faire une reproduction en marbre de *La femme au Peigne*, qu'il vendit dans l'Amérique du Sud.

« Il me donna ensuite les modèles qui ressemblent à mon atelier, en mauvais état d'entretien. Jamais je n'offris à quelqu'un de les acheter. Bien des sculpteurs ont pu les voir. Un jour, M. Danton, étant venu dans mon atelier au moment où je les réparais, me demanda de les acheter. Je lui vendis les deux maquettes en toute propriété, y compris le droit de reproduction et d'édition, et lui donnai, par écrit, l'assurance que j'en étais propriétaire dans les mêmes conditions.

« Vers 1892 ou 93, Rodin me fit faire une reproduction en marbre de *La femme au Peigne*, qu'il vendit dans l'Amérique du Sud.

« Il me donna ensuite les modèles qui ressemblent à mon atelier, en mauvais état d'entretien. Jamais je n'offris à quelqu'un de les acheter. Bien des sculpteurs ont pu les voir. Un jour, M. Danton, étant venu dans mon atelier au moment où je les réparais, me demanda de les acheter. Je lui vendis les deux maquettes en toute propriété, y compris le droit de reproduction et d'édition, et lui donnai, par écrit, l'assurance que j'en étais propriétaire dans les mêmes conditions.

« Vers 1892 ou 93, Rodin me fit faire une reproduction en marbre de *La femme au Peigne*, qu'il vendit dans l'Amérique du Sud.

« Il me donna ensuite les modèles qui ressemblent à mon atelier, en mauvais état d'entretien. Jamais je n'offris à quelqu'un de les acheter. Bien des sculpteurs ont pu les voir. Un jour, M. Danton, étant venu dans mon atelier au moment où je les réparais, me demanda de les acheter. Je lui vendis les deux maquettes en toute propriété, y compris le droit de reproduction et d'édition, et lui donnai, par écrit, l'assurance que j'en étais propriétaire dans les mêmes conditions.

« Vers 1892 ou 93, Rodin me fit faire une reproduction en marbre de *La femme au Peigne*, qu'il vendit dans l'Amérique du Sud.

« Il me donna ensuite les modèles qui ressemblent à mon atelier, en mauvais état d'entretien. Jamais je n'offris à quelqu'un de les acheter. Bien des sculpteurs ont pu les voir. Un jour, M. Danton, étant venu dans mon atelier au moment où je les réparais, me demanda de les acheter. Je lui vendis les deux maquettes en toute propriété, y compris le droit de reproduction et d'édition, et lui donnai, par écrit, l'assurance que j'en étais propriétaire dans les mêmes conditions.

« Vers 1892 ou 93, Rodin me fit faire une reproduction en marbre de *La femme au Peigne*, qu'il vendit dans l'Amérique du Sud.

« Il me donna ensuite les modèles qui ressemblent à mon atelier, en mauvais état d'entretien. Jamais je n'offris à quelqu'un de les acheter. Bien des sculpteurs ont pu les voir. Un jour, M. Danton, étant venu dans mon atelier au moment où je les réparais, me demanda de les acheter. Je lui vendis les deux maquettes en toute propriété, y compris le droit de reproduction et d'édition, et lui donnai, par écrit, l'assurance que j'en étais propriétaire dans les mêmes conditions.

« Vers 1892 ou 93, Rodin me fit faire une reproduction en marbre de *La femme au Peigne*, qu'il vendit dans l'Amérique du Sud.

« Il me donna ensuite les modèles qui ressemblent à mon atelier, en mauvais état d'entretien. Jamais je n'offris à quelqu'un de les acheter. Bien des sculpteurs ont pu les voir. Un jour, M. Danton, étant venu dans mon atelier au moment où je les réparais, me demanda de les acheter. Je lui vendis les deux maquettes en toute propriété, y compris le droit de reproduction et d'édition, et lui donnai, par écrit, l'assurance que j'en étais propriétaire dans les mêmes conditions.

LA VALLÉE DE LA PEUR

Roman inédit
par
CONAN DOYLE

DEUXIÈME PARTIE LES ÉCUMEURS

VI. — Danger (Suite).

— Vous vous étiez confié à moi : pouvais-je faire autrement que de me faire ? Non pas que je fusse d'accord avec vous... Je le sais bien. Mais je n'ai que vous à qui me livrer en toute assurance. Je porte la loi.

— Et Morris se frappait la poitrine. — ...un secret qui me brûle, qui me tue. Ah ! que n'est-ce plutôt le secret d'un autre ! Si je parle, c'est un meurtre ; si je ne parle pas, c'est notre fin à tous. Que Dieu me soit en aide ! Je crois que j'en perdrai la tête !

Mac Murdo le regarda ; et, le voyant trembler de tous ses membres, il versa du whisky dans un verre, qu'il lui tendit. — Pour des gens comme vous, dit-il, voilà le remède. Parlez, maintenant.

— Morris but ; un peu de couleur ranima son visage blême.

— Je vous dirai tout en deux mots, reprit-il : un détective est sur nos traces. Mac Murdo ouvrit de grands yeux :

— Et c'est là ce qui vous affole ? Ignorez-vous que le pays regorge de policiers et de détectives ? Quel mal nous ont-ils jamais fait ?

Le détective dont je parle n'est point du pays. Ceux du pays, on les connaît, comme vous dites, et ils ne sont guère à craindre. Avez-vous entendu parler de l'agence Pinkerton ?

— J'ai lu quelque part ce nom-là.

— Eh bien ! sachez qu'on ne fait pas le fier pour peu qu'on l'ait à ses trousses. Ça n'est pas une de ces institutions d'Etat qui opèrent au petit bonheur. C'est une maison sérieuse, travaillant pour des résultats positifs, et n'ayant de cesse qu'elle ne les obtienne. Si Pinkerton a l'habitude de nous en ses hommes, nous sommes perdus.

— Tuons-le.

— Parbleu ! c'est votre première idée ! Ce sera celle de la loge. Ne vous ai-je pas dit que tout ça finirait par un meurtre ?

— Un de plus ou un de moins, qu'importe ? Est-ce que cela compte, ici ?

— Certes non. Mais je ne dormirais plus si je désignais la victime. Et pourtant, il y a de nos têtes. Que faire, au nom du Ciel ?

Dans sa détresse, Morris arpentait févreusement la chambre. Ses paroles n'avaient pas laissé d'impressionner Mac Murdo. Il concevait le danger et la nécessité d'y faire face. Prenant Morris par l'épaule, et le secouant :

— Que diable ! s'écria-t-il d'une voix vibrante, vous ne gagnerez rien à vous lamenter comme une vieille piqueuse. Au fait, qui est cet homme ? Où est-il ? Venez à nous le renseigner sur lui ? Pourquoi venez-vous à moi ?

— Je viens à vous parce que, seul, vous pouvez me donner un conseil. Je vous ai dit qu'avant de m'installer ici je tenais un commerce dans l'Est. Je laissais là-bas de bons amis. L'un d'eux est un employé des télégraphes. Voici une lettre de lui reçue hier. Lisez vous-même — en haut de la page.

— Et Mac Murdo lut :

« Comment se portent vos Ecumeurs ? La presse s'en occupe à tout bout de champ. Entre vous et moi, je crois qu'avant peu nous en aurons des nouvelles. Cinq grandes corporations et deux Compagnies de chemins de fer ont pris la chose à cœur. Elles sont bien résolues à n'en pas démordre — et n'en démordront pas, soyez tranquille. Elles sont engagées à fond. Pinkerton se charge de tout mener, déjà son meilleur agent, Birdy Edwards, est en campagne. Vous ferez bien de prendre vos précautions. »

— Lisez le post-scriptum, à présent.

— Ce que je vous en dis, je l'ai appris à l'occasion du service, et j'ai entendu, cela ne doit pas aller plus loin. Chaque jour, il nous passe entre les doigts d'interminables télégrammes chiffrés, où il est impossible de rien comprendre.

Mac Murdo se tut. La lettre tremblait dans ses mains nerveuses. Un bruissement se levait devant lui, et il apercevait l'abîme à ses pieds.

— Avez-vous fait part de ceci à quelqu'un ? demanda-t-il.

— A personne.

— Mais votre ami n'aurait-il pas d'autres correspondants ?

— Un ou deux, peut-être.

— Membres de la loge ?

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES



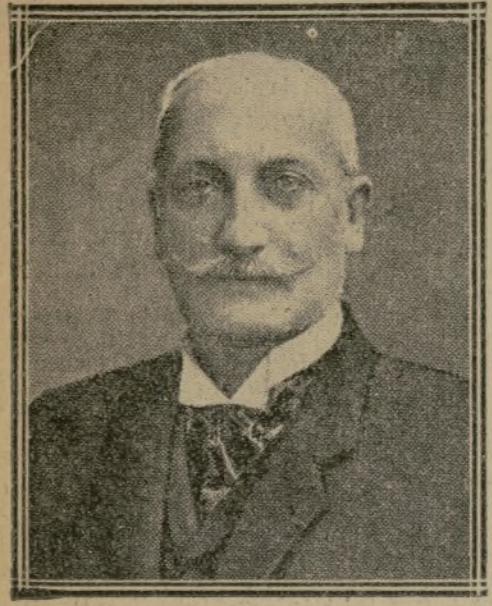
DESSIN N° 39 — A QUEL LIVRE SE RAPPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

LINGE AMÉRICAIN HYATT
Cous, Manchettes, Plastrons
La plus ancienne Marque Française
SUPRIME LE BLANCHISSAGE
Se nettoie instantanément
En vente partout. — Exigez la marque HYATT

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE
LA PLUS COMPLETE ET LA PLUS EXACTE
AVEC TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX
parus pendant les hostilités
est fournie par la collection d'EXCELSIOR
depuis août 1914. — Quelques-uns peuvent
encore être livrés. — Demander conditions
spéciales à nos bureaux

MORT DU PROFESSEUR BLANCHARD

Le professeur Raphaël Blanchard est mort avant-hier soir, en son domicile, 4, avenue du Président-Wilson, âgé de soixante-deux ans. Sa disparition est une grande perte pour la science française. Les travaux et les avis de ce savant réputé étaient autorisés par tout, et sa carrière fut des plus brillantes. Après avoir été préparateur de physiologie à la Sorbonne et à l'Institut agronomique, puis professeur agrégé d'histoire naturelle médicale à la Faculté de Médecine, le professeur Blan-



LE DOCTEUR RAPHAËL BLANCHARD
professeur à la Faculté de Médecine
(Phot. Watlery)

chard fonda l'Institut de médecine coloniale et se mit à la tête de plusieurs autres Sociétés savantes. Ses œuvres furent universellement consacrées par les Académies de médecine du monde entier, qui l'appellèrent, en grand nombre, à siéger, à titre honorifique, dans leur sein. Professeur éminent, il voyait un public nombreux suivre ses cours, qu'il savait faire aussi attrayants qu'administrativement documentés. Tressors d'études historiques, il était un des fondateurs de la Société française d'histoire de la médecine.

LES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre donneront, vers le 25 février, une soirée à Saint-James Palace, à l'occasion du mariage de la princesse Patricia de Connaught avec le commandant Alexander Ramsay.

CORPS DIPLOMATIQUE

— On annonce, de Rio-de-Janeiro, que M. Raoul Régis de Oliveira, sous-secrétaire d'Etat des Affaires étrangères, est nommé ministre du Brésil à Paris, en remplacement de M. Olympe de Magalhães, envoyé comme ambassadeur auprès du Quirinal.

CERCLES

— Si la température ne subit aucun changement, on patinera, aujourd'hui, au Cercle du Bois de Boulogne.

INFORMATIONS

— En présence de S. A. R. le prince régent Alexandre de Serbie, de MM. Pachtitch, Trumbitch, Vesnich, Jonger, délégués à la Conférence de la paix du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, la "Nation serbe en France" et l'Office scolaire serbe organisent la "Saint-Sava" de la victoire, qui sera célébrée aujourd'hui dimanche 9 février, à 2 h. 15, dans la salle des fêtes, du lycée Louis-Grand.

Mgr Zerny, évêque serbe de Novi-Sad (Hongrie méridionale), officiera.

— On annonce d'Anvers que miss Wilson, fille du président, est complètement rétablie, et a pu se faire entendre dans un concert. Elle a été reçue par le gouverneur de la province et par le bourgmestre.

CITATIONS

— Nous relevons, dans les récentes promotions, le nom du chef d'escadron Léon Garibaldi, de l'Etat-major du groupe d'armées du général Fayolle, nommé officier de la Légion d'honneur.

Le commandant Léon Garibaldi était, avant la guerre, depuis vingt-huit ans, à la tête de l'Eclaircieur de Nice, dont il va reprendre la direction.

Ce vaillant chef a déjà été trois fois cité : dans la Somme, les Flandres et l'armée française d'Italie.

FIANCILLES

— On annonce les fiançailles de Mlle Yvonne Toutain, fille de M. Edmond Toutain, ministre plénipotentiaire, et de Mlle, née Boigues, avec le lieutenant Jean Grandet, fils de M. Grandet et de Mlle, née de Vaulserre.

DEUILS

— Une messe anniversaire pour le repos de l'âme de Mme Paul Le Bret sera célébrée, le mardi 11 février, à 10 heures, à l'église Saint-Philippe du Roule.

DE MORT

De M. Alfred Richard, ancien membre du Conseil général de la Vienne, et qui fut pendant cinquante ans maire de La Ville-dieu-Chaîn (Vienne). Il était le père de M. Louis Richard, conseiller général de la Vienne.

ROLLS ROYCE

« Leurs moteurs d'aviation, de même que leurs chassés automobiles, sont les meilleurs du monde. »

Chez « TOMMY » les chaussures que vous emportez sont celles que l'on vous présente en vitrine. — Cinq et Dix francs meilleur marché. 1, rue de Provence; 24, rue des Martyrs; 81, passage Brady; 41, rue Saint-Placide; 48, rue Richelieu.

LA MAIGREUR EST DANGEREUSE

Comment les gens maigres peuvent prendre de l'embonpoint et devenir forts, potelés et bien portants

La maigreur est anormale et dangereuse. Elle n'est pas nécessairement la cause de constipation, de catarrhe, des maladies de foie ou d'estomac, mais elle indique presque toujours une trouble de l'organisme. Les personnes très maigres peuvent se croire très bien portantes, mais l'on voit souvent un homme ou une femme extrêmement maigre en état réel de bonne santé. Les personnes maigres sont maigres parce qu'elles n'assimilent pas normalement leur nourriture. Elles peuvent manger de bon cœur, mais leur nourriture ne produit pas de chair, simplement parce que les organes assimilateurs manquent de force nerveuse. C'est pourquoi les gens maigres sont si souvent nerveux, sans sommeil, et finissent par s'abandonner à l'usage des stupéfiants.

Pour remédier à cette dépression nerveuse, il faut prendre un aliment des nerfs. On obtient des résultats remarquables dans presque tous les cas par l'usage d'un aliment fortement concentré connu des pharmaciens sous le nom de Késsim et vendu ordinairement en tablettes qui se mangent comme des gâteaux et doivent être prises à raison d'une avant chaque repas. Une amélioration vraiment merveilleuse d'appétit, de force nerveuse, d'état général et de poids se fait sentir après les premiers jours.

Avant aux lectrices. — Les dames maigres qui ne veulent pas augmenter leur buste ne doivent pas prendre de Késsim, car il développe généralement le buste de sept à dix centimètres en quelques semaines.

L'INCIDENT a passé inaperçu. Il marque cependant une date décisive dans l'histoire du théâtre. Un individu a été arrêté, ces jours derniers, dans un cinéma de l'avenue de la Grande-Armée parce qu'il s'amusait à ouvrir dans l'ombre de la salle des tubes de gaz lacrymogènes et forçait ainsi les spectateurs à répandre des torrents de larmes !

Je n'ai pas l'avantage de connaître cet agréable plaisantin, mais je veux prendre ici sa défense. Son geste est peut-être rempli d'une sagesse que nous n'apercevons pas au premier abord. S'il s'est livré à cette expérience pendant qu'on projetait un film dit « comique », il a fait acte de fin critique en reprochant à la foule sa stupidité et en l'obligeant à reconnaître qu'un tel spectacle était bête... à pleurer ! Si c'est, au contraire, pendant une bande tragique, ne devinez-vous pas qu'il était l'auteur du scénario et qu'il cherchait à provoquer dans la salle une émotion communicative ? Les larmes sont contagieuses. Le rire également. Tous les procédés ne sont-ils pas permis à un auteur dramatique pour provoquer le rire ou les larmes ? Pourquoi, à l'arsenal des ficelles théâtrales, n'aurait-on pas le droit d'ajouter des procédés scientifiques ? Il faut marcher avec son temps. Avec un emploi judicieux et alterné du gaz lacrymogène et du gaz hilarant, un auteur peut fort bien se passer de génie. Que venez-vous faire au théâtre ? Rire et pleurer. Eh bien, de quoi vous plaignez-vous ? En vérité, les agents qui ont conduit au poste ce spécialiste de la « physiologie des foules » et de la chimie théâtrale ont coté un grand précurseur !

EMILE.

M. Salandra à l'Institut

L'Académie des Sciences morales et politiques espérait, hier, la visite du président Wilson, qui a dû s'excuser au dernier moment.

Elle a eu l'agréable surprise de celle de M. Salandra, ancien président du Conseil d'Italie, élu le 15 juin 1918, le même jour que M. Wilson et le cardinal Mercier, associé étranger.

En lui souhaitant la bienvenue, M. Morizot-Thibault, président de la Compagnie, a salué en M. Salandra d'abord le « juriste-consulte, éminent interprète et vaillant défenseur du Droit », ensuite l'homme d'Etat qui, « répandant chez ses compatriotes l'amour de la Justice, leur a montré le chemin où ils devraient être quand allait éclater la guerre qui ébranlerait le monde, et a orienté son pays vers l'Entente ».

M. Salandra, dans sa réponse de remerciement, a dit :

« La politique est une maîtresse absorbante, troublante. Mais je n'ai pas à me plaindre d'elle. Je lui dois d'avoir pu conduire ma patrie, à côté de votre France immortelle, à la bataille sanglante pour la liberté des peuples et de la victoire du Droit. »

C'est ainsi que l'unité et la supériorité de la civilisation latine ont été revendiquées et rétablies par la fraternité, dans la lutte dans la victoire, des deux grands peuples qui la représentent !

M. Salandra, très chaleureusement applaudi et félicité par tous ses confrères, est ensuite assis au milieu d'eux pour suivre la séance, dont l'ordre du jour portait une communication de M. de Merce sur l'organisation de la Cour des comptes dans plusieurs pays étrangers.

Grande cause, petits effets

Il est bon que ceux de nos élégants qui sont fidèles encore au genre anglais apprennent sans retard qu'une mode nouvelle a lieu.

On va... vous lisez bien... on va reporter les favoris à un miroir messieurs, regardez-vous de droite et de gauche, et jugez si deux touffes de poils, bien taillées, n'agrémenteraient pas la régularité de votre visage, s'il est régulier, ou n'en accentueraient pas l'originalité, s'il pêche contre les règles de l'esthétique.

Tout comme l'habitude de laisser pousser la barbe fut adoptée, à Londres, après la guerre de Crée, les favoris seront une « conséquence » de la guerre européenne.

La mode, assure-t-on, en est lancée par quelques officiers qui, blessés au bras droit, ne peuvent plus lever la main pour se raser entièrement.

M. LOUIS BARTHOU

Même après le spirituel discours de M. Maurice Donnay, recevant M. Louis Barthou, il y a encore à glaner dans les détails ignorés ou peu connus de la vie si bien remplie du nouvel académicien. Il est de la catégorie peu nombreuse des hommes à qui tout réussit et qui ne connaissent jamais un échec. Au sortir du lycée de Pau, où il était un fort en thème, il alla à Bordeaux faire des études de droit qui furent particulièrement brillantes. C'est là, en 1882, qu'il débuta comme orateur, sous les auspices de la Ligue de l'Enseignement, par une conférence sur la Chanson des Gueux, de Jean Richpin, dont le livre venait d'être condamné en police correctionnelle, sur le réquisitoire d'un substitut qui demanda, et obtint, l'application sévère de la loi sur l'outrage public à la pudeur, ce qui était un non-sens.

Quand il était ministre, il prenait plaisir à décorer les vieux ouvriers ; on parait ne pas s'en être aperçu. C'est lui qui décora un employé du Chemin de fer de l'Etat, M. Parrichy, qui avait débuté comme homme d'équipe. Le geste était élégant et démocratique. La première fois qu'il fut le portier des Travaux publics, il donna le ruban rouge à un simple mécanicien, ce qui ne s'était jamais vu. Quand éclata l'incendie du Bazar de la Charité, il décora un cocher de fiacre qui avait été superbe de dévouement. On n'a pas oublié qu'après la catastrophe de Courrières il fit che-

— Croyez-vous, me disait-il l'an passé, que tous les succès politiques valaient cette joie de posséder des livres rares ?

Bibliophile, musicien, il affectionne les paysages artistiques. Dans une lettre, dont je possède l'autographe, il écrivait : « J'aime les vieux arbres, les vieux murs et les ruines pittoresques. »

Quand il était ministre, il prenait plaisir à décorer les vieux ouvriers ; on parait ne pas s'en être aperçu. C'est lui qui décora un employé du Chemin de fer de l'Etat, M. Parrichy, qui avait débuté comme homme d'équipe. Le geste était élégant et démocratique. La première fois qu'il fut le portier des Travaux publics, il donna le ruban rouge à un simple mécanicien, ce qui ne s'était jamais vu. Quand éclata l'incendie du Bazar de la Charité, il décora un cocher de fiacre qui avait été superbe de dévouement. On n'a pas oublié qu'après la catastrophe de Courrières il fit che-

L'AFFAIRE RODIN



Un sculpteur amer. — Plus souvent que mes confrères penseraient à falsifier mes œuvres !

LES FABLES D' "EXCELSIOR"



LES ACTES ET LES PAROLES

Un quidam faisait force discours et, je crois,
Arborait force croix
Et force médailles,
Ayant été de toutes les batailles,
A Vauquois comme à Verdun,
Sur la Marne et sur la Somme :
On l'avait vu partout au moment opportun,
Car il s'était conduit comme
Un homme.
Tout ceci fort bien conté,
Et de mille détails agrémenté.
Par malheur, un poilu, qui l'avait écouté,
Répondit : « Hé ! camarade,
Tu sembles en avoir pris plus que pour ton grade.
Car moi-même, qui fus en beaucoup moins d'endroits
Que toi,
J'ai perdu pourtant mon bras droit,
Reçu deux balles dans la cuisse,
Et gardé mainte cicatrice
Qui me met au supplice,
Lorsque le temps est pour changer.
L'ami, fais donc voir un peu ta blessure ? »
L'autre n'en avait cure :
Il ne pouvait montrer la moindre égratignure,
Car il aimait la gloire et non pas le danger !
Mais bien qu'il eût l'épiderme sensible,
Ne pensez pas que, de quelque façon,
Il ait tiré profit de la leçon :
Les habileurs sont incorrigibles.

Jacques CÉSANNE.

une injustice, et une bêtise par-dessus le marché. A cette époque lointaine, M. Louis Barthou se montrait fort enthousiaste de Jean Richpin ; il n'a pas changé.

— Richpin, me déclarait-il voilà quelques années, est un des auteurs préférés de ma jeunesse ; je l'ai beaucoup admiré, je l'admire encore.

Son droit terminé, après une courte halte à Paris, M. Louis Barthou s'inscrit au barreau de Pau, et il collabore régulièrement à l'Indépendant des Basses-Pyrénées. Il est élu conseiller municipal à vingt-six ans, nommé député à vingt-sept, et promu ministre des Travaux publics à trente. C'est la conquête du pouvoir au pas de course. En vingt-cinq ans, ce vétérinaire du Parlement, qui est encore un homme relativement jeune, fut successivement ministre des Travaux publics, de l'Intérieur, de la Justice, de l'Instruction publique et des Affaires étrangères. Mais, qu'il soit ministre ou non, tous les matins vous le remarquerez, quand il ne pleut point, faisant sa promenade, à pied, dans les parcs, allant vite, pressé. Lorsque le temps est mauvais, il se livre à une demi-heure de gymnastique suédoise, sans laquelle, croit-il, il n'y a pas de bonne santé.

Tout le monde connaît son amour pour la musique classique. Sa passion pour les beaux livres, les éditions de luxe et les reliures de prix est légendaire ; il les montre volontiers et les caresse de la main avec une sorte de contentement.

— Croyez-vous, me disait-il l'an passé, que tous les succès politiques valaient cette joie de posséder des livres rares ?

Bibliophile, musicien, il affectionne les paysages artistiques. Dans une lettre, dont je possède l'autographe, il écrivait : « J'aime les vieux arbres, les vieux murs et les ruines pittoresques. »

Quand il était ministre, il prenait plaisir à décorer les vieux ouvriers ; on parait ne pas s'en être aperçu. C'est lui qui décora un employé du Chemin de fer de l'Etat, M. Parrichy, qui avait débuté comme homme d'équipe. Le geste était élégant et démocratique. La première fois qu'il fut le portier des Travaux publics, il donna le ruban rouge à un simple mécanicien, ce qui ne s'était jamais vu. Quand éclata l'incendie du Bazar de la Charité, il décora un cocher de fiacre qui avait été superbe de dévouement. On n'a pas oublié qu'après la catastrophe de Courrières il fit che-

— Croyez-vous, me disait-il l'an passé, que tous les succès politiques valaient cette joie de posséder des livres rares ?

Bibliophile, musicien, il affectionne les paysages artistiques. Dans une lettre, dont je possède l'autographe, il écrivait : « J'aime les vieux arbres, les vieux murs et les ruines pittoresques. »

Quand il était ministre, il prenait plaisir à décorer les vieux ouvriers ; on parait ne pas s'en être aperçu. C'est lui qui décora un employé du Chemin de fer de l'Etat, M. Parrichy, qui avait débuté comme homme d'équipe. Le geste était élégant et démocratique. La première fois qu'il fut le portier des Travaux publics, il donna le ruban rouge à un simple mécanicien, ce qui ne s'était jamais vu. Quand éclata l'incendie du Bazar de la Charité, il décora un cocher de fiacre qui avait été superbe de dévouement. On n'a pas oublié qu'après la catastrophe de Courrières il fit che-

— Croyez-vous, me disait-il l'an passé, que tous les succès politiques valaient cette joie de posséder des livres rares ?

Bibliophile, musicien, il affectionne les paysages artistiques. Dans une lettre, dont je possède l'autographe, il écrivait : « J'aime les vieux arbres, les vieux murs et les ruines pittoresques. »

Quand il était ministre, il prenait plaisir à décorer les vieux ouvriers ; on parait ne pas s'en être aperçu. C'est lui qui décora un employé du Chemin de fer de l'Etat, M. Parrichy, qui avait débuté comme homme d'équipe. Le geste était élégant et démocratique. La première fois qu'il fut le portier des Travaux publics, il donna le ruban rouge à un simple mécanicien, ce qui ne s'était jamais vu. Quand éclata l'incendie du Bazar de la Charité, il décora un cocher de fiacre qui avait été superbe de dévouement. On n'a pas oublié qu'après la catastrophe de Courrières il fit che-

— Croyez-vous, me disait-il l'an passé, que tous les succès politiques valaient cette joie de posséder des livres rares ?

Bibliophile, musicien, il affectionne les paysages artistiques. Dans une lettre, dont je possède l'autographe, il écrivait : « J'aime les vieux arbres, les vieux murs et les ruines pittoresques. »

Quand il était ministre, il prenait plaisir à décorer les vieux ouvriers ; on parait ne pas s'en être aperçu. C'est lui qui décora un employé du Chemin de fer de l'Etat, M. Parrichy, qui avait débuté comme homme d'équipe. Le geste était élégant et démocratique. La première fois qu'il fut le portier des Travaux publics, il donna le ruban rouge à un simple mécanicien, ce qui ne s'était jamais vu. Quand éclata l'incendie du Bazar de la Charité, il décora un cocher de fiacre qui avait été superbe de dévouement. On n'a pas oublié qu'après la catastrophe de Courrières il fit che-

— Croyez-vous, me disait-il l'an passé, que tous les succès politiques valaient cette joie de posséder des livres rares ?

Bibliophile, musicien, il affectionne les paysages artistiques. Dans une lettre, dont je possède l'autographe, il écrivait : « J'aime les vieux arbres, les vieux murs et les ruines pittoresques. »

Quand il était ministre, il prenait plaisir à décorer les vieux ouvriers ; on parait ne pas s'en être aperçu. C'est lui qui décora un employé du Chemin de fer de l'Etat, M. Parrichy, qui avait débuté comme homme d'équipe. Le geste était élégant et démocratique. La première fois qu'il fut le portier des Travaux publics, il donna le ruban rouge à un simple mécanicien, ce qui ne s'était jamais vu. Quand éclata l'incendie du Bazar de la Charité, il décora un cocher de fiacre qui avait été superbe de dévouement. On n'a pas oublié qu'après la catastrophe de Courrières il fit che-

— Croyez-vous, me disait-il l'an passé, que tous les succès politiques valaient cette joie de posséder des livres rares ?

Bibliophile, musicien, il affectionne les paysages artistiques. Dans une lettre, dont je possède l'autographe, il écrivait : « J'aime les vieux arbres, les vieux murs et les ruines pittoresques. »

Quand il était ministre, il prenait plaisir à décorer les vieux ouvriers ; on parait ne pas s'en être aperçu. C'est lui qui décora un employé du Chemin de fer de l'Etat, M. Parrichy, qui avait débuté comme homme d'équipe. Le geste était élégant et démocratique. La première fois qu'il fut le portier des Travaux publics, il donna le ruban rouge à un simple mécanicien, ce qui ne s'était jamais vu. Quand éclata l'incendie du Bazar de la Charité, il décora un cocher de fiacre qui avait été superbe de dévouement. On n'a pas oublié qu'après la catastrophe de Courrières il fit che-

— Croyez-vous, me disait-il l'an passé, que tous les succès politiques valaient cette joie de posséder des livres rares ?

valiers de la Légion d'honneur les deux ouvriers mineurs rescapés Neny et Pruvost. C'est une heureuse spécialité. — JEAN-BERNARD.

Qui paiera ?

Qui ! qui paiera la douloureuse ? Qui réglera les dépenses motivées par la protection contre les bombardements aériens et les berthas des monuments et œuvres d'art parisiens ?

Le préfet de la Seine vient d'être autorisé, par le Conseil municipal, à régler cent mille francs sur la note. Ce n'est qu'un acompte sur l'addition totale, qui atteindra, croit-on, 350,000 francs.

Espérons qu'on n'oubliera pas de présenter cette petite note aux Boches, en temps opportun.

L'étain

L'Office de liquidation des stocks de guerre dispose d'une certaine quantité d'étain « détroits » et anglais ; les commerçants et industriels désireux d'en acquiescent peuvent faire leurs offres de prix au Service des matières premières du ministère de la Reconstitution industrielle, en indiquant les quantités dont ils seraient preneurs.

Les livraisons ne porteront que sur des quantités de 500 kilos et au-dessus.

Marchandise cédée port français.

LE PONT DES ARTS

L'Académie des Beaux-Arts a élu, hier, le peintre Ernest Laurent, en remplacement de Carolus-Duran. Cette élection eut lieu au cinquante tour, par 20 voix contre 7 à M. René Maréchal, 2 à M. Dawant, 1 à M. Paul Chabas, et 1 à M. Friant.

Le sculpteur Charles Poirier vient de rentrer d'Allemagne, où il était interné dans un camp de prisonniers.

Il est question d'exposer très prochainement, à Paris, quatre-vingt-quatre pastels de La Tour, au musée du Louvre, au profit de l'Ecole gratuite de Dessin de Saint-Quentin, fondation de l'immortel portraitiste du dix-huitième siècle. Puis, la ville de Lyon, marraine de Saint-Quentin, lui fera un don de 100,000 francs.

Les livraisons ne porteront que sur des quantités de 500 kilos et au-dessus.

Marchandise cédée port français.

LE VEILLEUR.

Dessin inédit par A. Guillaume.

A L'ODÉON

LA VIE D'UNE FEMME, légende moderne en quatre actes et douze tableaux, de M. Saint-Georges de Bouhélier.

Tandis que le premier théâtre français fait des reprises inattendues et peu désirables, le deuxième nous a donné hier une belle pièce nouvelle de M. Saint-Georges de Bouhélier. M. Gavault publiait à ce propos dans les journaux, récemment, une lettre dont les autres directeurs de théâtre devraient bien emprunter les modestes formules. « L'œuvre de M. Saint-Georges de Bouhélier, disait-il, fait honneur et à l'auteur qui l'a écrite et au directeur qui l'a accueillie. C'est à Antoine que M. Paul Gavault rendait hommage ; mais il s'oubliait trop lui-même. On voudrait encore ajouter à la liste le public, que n'avait pas encouragé un temps affreux, ni l'angoisse du retour, et qui, faisant pour une fois mentir la plainte de Ténéce, ne préférait pas à un régal littéraire les chameaux, les cochons, toute la ménagerie qui, en ce moment, tient l'attache. »

Je sais le dommage que je pourrais causer à la pièce de M. Saint-Georges de Bouhélier en la qualifiant trop haut de littéraire. Je m'empresse d'ajouter que c'est une pièce, que « c'est du théâtre », non point au sens bas, mais au sens propre ; j'entends que M. Saint-Georges de Bouhélier imite l'action de la vie, que, s'il la stylise et la transpose, c'est avec une discrétion extrême et sans jamais la déformer, que, s'il symbolise, c'est familièrement et sans nuages, et qu'enfin il se soucie toujours d'exécuter ou la terre ou la pitié par des procédés que, sans doute, l'école de Scribe désavouerait, mais qui auraient le suffrage de tous les grands dramaturges, peut-être même celui d'Aristote.

La Vie d'une femme — le titre l'indiquait déjà — est une pièce biographique, tout comme Pasture ; mais le personnage de M. Saint-Georges de Bouhélier n'a qu'un petit nom. Ces sortes de pièces ne peuvent être qu'une suite de tableaux, ou plutôt d'images. Est-ce à dire qu'elles manquent d'action, de conséquence, d'unité ? L'auteur prend son point de vue plus haut, voilà tout, et il aperçoit l'unité d'une existence au lieu de l'unité fragmentaire d'un épisode. Il est, au contraire, le seul auteur qui puisse flatter d'imiter « une action entière », comme justement le voulait Aristote, de donner sans artifice à son œuvre d'un commencement, un milieu et une fin, de n'être pas réduit à dire ou à sous-entendre, au dernier baïssa du rideau : « La vie continue. »

Marie a choisi la meilleure part, celle du risque et de l'angoisse. Frédoine, sa sœur, moins malheureuse, mais qui n'a pas vécu, l'envie, au règlement de comptes du dénouement, comme elle la jalouse au premier tableau. Quelle vie, pourtant ! Mais Marie a vécu. Séduite par un brave garçon, un peu

Les spectacles de la semaine dans les subventionnés. — OPÉRA : lundi, Thais ; mercredi, Castor et Pollux ; vendredi, Henri VIII ; samedi, Faust.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Lundi, 8 h. 30, Amoureuse ; mardi, 8 h. (abonnement), le Sourire du Famine, la Cruche ; mercredi, 8 h. 30, le Père Lebonnard ; jeudi, 1 h. 30 (abonnement billets blancs), le Dépit Amoureux, Andromaque ; 8 h. 30, Amoureuse ; vendredi, 7 h. 15, l'Ami Fritz, les Fiançailles de l'Ami Fritz ; samedi, 8 h. 15, l'Esoppe, les Précieuses Ridicules ; dimanche, 1 h. 30, Amoureuse, le Jeu de l'Amour et du Hasard ; 8 h. 15, le Monde où l'on s'ennuie.

OPÉRA-COMIQUE. — Lundi, 7 h. 30, Carmen ; mardi, 8 h. 15, Madame Butterfly ; mercredi, 8 h. 15, Lakmé ; jeudi, 1 h. 30, 8 h. 15, le Juif errant, Manon ; soir, 7 h. 45, 8 h. 15, le Juif errant, Manon ; vendredi, 7 h. 45, 8 h. 15, le Juif errant, Manon ; samedi, 8 h. 15, 8 h. 15, le Juif errant, Manon ; dimanche, 1 h. 30, la Vie de Bohème et la Coupe Enchantée ; soir, 7 h. 30, la Vie d'une Femme.

ONÉON. — Lundi, 7 h. 45, le Sourd ou l'Auvergne pleine, le Dépit Amoureux ; mardi, 7 h. 30, la Vie d'une Femme ; mercredi, 7 h. 45, Cabotin ; jeudi, 2 h. (abonnement série verte), l'Épave, l'Épave. Conférence de M. Léopold Lacour ; 7 h. 45, l'Épave (opérette de M. Lancelotti-Montoux) ; vendredi, 7 h. 30, la Vie d'une Femme ; samedi, 2 h. (abonnement série blanche), la Vie d'une Femme ; 7 h. 45, Cabotin ; dimanche, 2 h. 15, le Grillon du Foyer (musique de Massenet) ; soir, 7 h. 30, la Vie d'une Femme.

GAITÉ-LYRIQUE. — Mardi, 8 h. 15, Les Pêcheurs de Perles et Le Lac d'Emeraude, grand ballet ; mercredi, 8 h. 15, Miss Helyett ; jeudi, 2 h. 15, Le Chemineau ; soir, 8 h. 15, Si j'étais Roi ; vendredi, 8 h. 15, Les Pêcheurs de Perles et Le Lac d'Emeraude, grand ballet ; samedi, 8 h. 15, Miss Helyett ; dimanche, 2 h. 15, Les Pêcheurs de Perles et Le Lac d'Emeraude, grand ballet ; soir, 8 h. 15, Les Saltimbanques.

TRIAXION-LYRIQUE. — Lundi, 8 h. 45, Les Mousquetaires au Couvent ; mardi, 8 h. 15, Mam'zelle Nitouche ; mercredi, 8 h. 15, Cade Rousselle ; jeudi, 2 h. 15, Maison à vendre et Jeannot et Colin, soir, 8 h. 15, Madame Boniface ; vendredi, 8 h. 15, La Mascotte ; samedi, 2 h. 15, Les Cloches de Corneville, soir, 8 h. 15, Mam'zelle Nitouche ; dimanche, 16 février, 2 h. 15, Les Mousquetaires au Couvent, soir, 8 h. 15, Les Dragons de Villars ; lundi, 17 février, 8 h. 15, Les Noces de Jeannette, Galathée.

Les premiers de la semaine. — Mercredi, au Nouvel-Ambigu (répétition générale mardi soir), Baisers de Minuit, et à une date qui n'est pas encore fixée, la Folle Escapade, aux Variétés.

Comédie-Française. — On reprendra demain la magnifique série des représentations d'Amoureuse, de M. G. de Porto-Riche.

La rentrée de Mme Bartet. — Après une longue absence, motivée par des raisons de santé, Mme Bartet fera sa rentrée jeudi prochain, en matinée, dans Andromaque.

« Casanova » et « Phi-Phi ». — Casanova, de M. Maurice Rostand, devant passer par traité le 1^{er} février au plus tard, Phi-Phi, l'opérette de MM. Willemetz, Solferino et Christiné, quittera provisoirement le théâtre des Bouffes-Parisiens, et le 20 février, elle reparaitra sur l'affiche du théâtre Edouard-VII, avec, bien entendu, la même distribution qu'aux Bouffes. Casanova, qui est monté par M. Quinson, en association avec MM. Trebor et Brigon, passera le 21 février en répétition générale et le 22 en première représentation. Jusqu'à cette date on joue tous les jours Phi-Phi aux Bouffes-Parisiens.

« Imroulois ». — L'émir Fayal, fils de S. A. Haichimite Hussein, roi du Hedjaz, est actuellement notre hôte. Il assistera au gala franco-arabe qui aura lieu le 17 février, au théâtre Sarah-Bernhardt. Le bénéfice de cette unique représentation, qui sera jouée au théâtre, doit être versé à la Société musulmane des villes saintes d'Arabie, fondée sous les auspices de S. M. le sultan du Maroc et de S. A. le bey de Tunis, avec l'agrément du gouvernement français.

PETITES NOUVELLES

ANDRÉ CITROËN

INGENIEUR CONSTRUCTEUR

DE 115 A 143 QUAI DE JAVEL PARIS

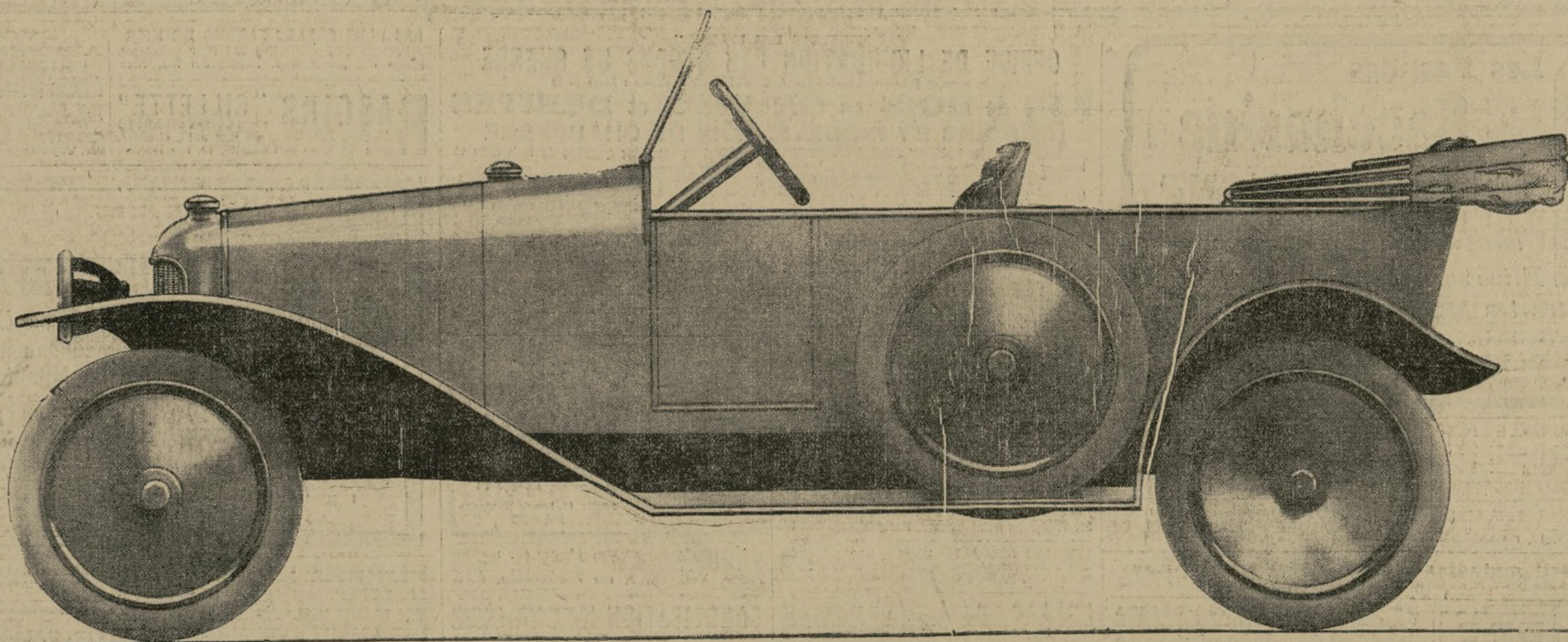
Nouvelle Voiture 10 HP

ÉCLAIRAGE & DÉMARRAGE ÉLECTRIQUES

Cinq roues Amovibles garnies de pneumatiques Michelin

DONT UNE DE RECHANGE

SUR TOUS LES MODÈLES

TORPEDO 4 PLACES 7950^{frs}

CARACTÉRISTIQUES

Bloc-moteur. 3 Vitesses et Marche arrière.
 Quatre Cylindres 65-100. Direction à gauche.
 Graissage sous pression. Voie 1^m 19.
 Engrenages CITROËN à chevrons taillés, sur le Pont arrière. Empattement: 2^m 55 (3 places)
 2^m 83 (4 places)

SUSPENSION SPÉCIALE

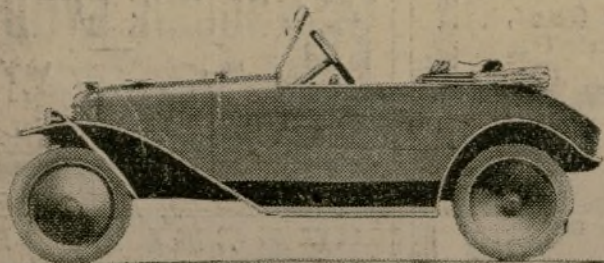


AVANTAGES

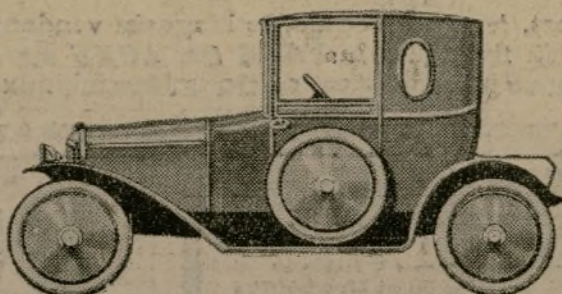
Consommation : Interchangeabilité.
 Essence : 7 lit. 5 aux 100 kil. Freins puissants.
 Huile : 250 gr. aux 100 kil. Vitesse en palier, 65 kil.
 Douceur de Suspension. à l'heure.
 Organes très facilement Voiture de montagne.
 accessibles.

POIDS de la VOITURE CARROSSÉE : 660 kilos

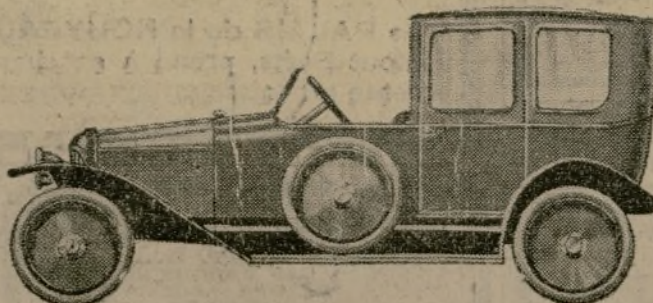
PRODUCTION = 100 VOITURES PAR JOUR
 A PARTIR DU 25 AVRIL



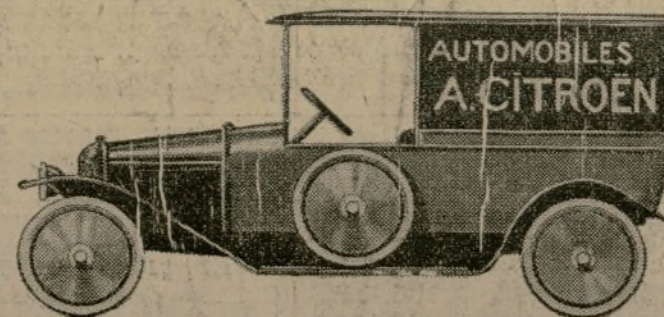
TORPEDO 3 places
 Prix : 7.250 frs



CONDUITE INTÉRIEURE : 3 places 8.000 frs
 4 places 9.000 frs



COUPE DE VILLE
 Prix : 9.800 frs



VOITURE de LIVRAISON
 charge utile : 2 voyageurs et 250 kgs 7.400 frs
 2 — et 500 kgs 7.900 frs